COMPTE RENDU, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 28 avril 2019. MENOTTI : The téléphone, Amelia… Sylvie Laligne / Jurjen Hempel

COMPTE RENDU, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 28 avril 2019. MENOTTI : The téléphone, Amelia… Sylvie Laligne / Jurjen Hempel… L'UTILE ET LE FUTILE. Le téléphone, merveille technique pour communiquer, instrument cruel de l'incommunication. Jean Cocteau, en 1930, en avait fait le sujet de La Voix humaine dont Poulenc fera une « tragédie lyrique », 1959.Drame de la rupture amoureuse par téléphone lâchement interposé, non face à face, voix à voix, angoissant faux dialogue, en réalité monologue, l'interlocuteur restant invisible sinon sourd à la femme qu'il abandonne, désespérément accrochée à ce fil qui la retient encore à l'amant qui la quitte pour convoler on ne sait si en justes ou injustes noces bourgeoises, elle, sans doute déjà marginale amante, restant définitivement à la marge et seule. La femme passe vocalement et violemment parfois par toute la gamme des émotions humaines, sans doute non pour essayer d'empêcher l'inéluctable, mais pour tenter de retenir encore un peu de la voix, par la voix, de l'absent obsédant, si présent. Le fil, parfois coupé par les aléas techniques de l'époque, opératrice intermédiaire, ajoute au pathétique de la communication finale.

LE FIL DE LA COMMUNICATION



Pratiquement dix ans avant, en 1947, Gian Carlo Menotti (1911-2007), compositeur italien formé aux USA où il s'installe en 1928, écrit un opéra en un acte pour un couple The telephone or l'Amour à trois, titre complet parlant (il le faut bien in the phone !), œuvre pleine d'humour où, comme un intrus indiscret, le téléphone, le beau téléphone de style ostensiblement hollywoodien, « monstre à deux têtes », n'est plus le miraculeux instrument à communiquer mais à empêcher toute communication. Comme l'Alceste du Misanthropevenu parler d'urgence à son amante Célimène, conversation toujours contrariée par la frivolité bavarde de la mondaine et de ses visiteurs, lui proposant à la fin une demande en mariage rebutée, Ben qui tient à dire quelque chose d'important à Lucy avant de partir en voyage, en sera pour ses frais téléphoniques après son départ, la demandant en mariage par téléphone, la belle ne semblant prêter l'oreille, sans arrêt,

qu’à ce qu’on lui dit par téléphone, qui ne cesse de sonner et elle, de rappeler ses interlocuteurs : le fil du téléphone coupe toujours le sifflet du garçon, l’instrument de la communication empêche la parole, l’utile est parasité par le futile.

On se demandait comment Sylvie Laligne, qui signe la mise en scène, allait se tirer, aujourd’hui, de cette pièce, de ce piège apparemment d’hier dont elle nous montre, avec une inventivité humoristique, qu’il est totalement, et totalitairement, d’aujourd’hui. Nous vivons un temps où trop d’information tue l’information et trop de communication l’empêche absolument, un monde si sonorisé outrancièrement qu’il empêche le murmure : sans même en appeler aux boîtes où l’abus de décibels rend impossible la conversation, j’en attesterai le moindre restaurant à musique excessive où le bruit fait l’économie de la parole, et j’irais même jusqu’à dire que sans doute des couples le choisissent-ils, sciemment ou non, parce qu’ils n’ont rien ou plus rien à se dire. Sauf au couple de téléphones qui trône, face à face, sur la table à côté de l’assiette, plus compulsivement consulté souvent que le vivant vis-à-vis symétrique : le mobile, le portable est devenu, pratiquement, une prothèse de la main, d’une inhumaine humanité « avancée ».

Oublions les années 40 : un rideau de scène avec un gratte-ciel vertigineux dit le vertige de la modernité de notre époque. Rideau levé sur une chambre en désordre pour jeune couple d’aujourd’hui, escalier métallique, agrès (ou balançoire ?), vélo, haltères au sol, un tableau, un maillot de foot numéroté, au-dessus d’un lit aux draps froissés : Lucy s’ébroue, farfouille, se débarrasse de sous-vêtements reliques d’une nuit d’amour, avec un compagnon qu’on voit sortir de la douche, svelte et musclé, drap de bain autour des reins, exprimant son désir d’une parole importante avant son départ imminent en train. Parole coupée avant que d’être formulée : le téléphone sonne. Portable, naturellement. Lucy,

intarissable, fébrile, volubile, caquète, cocotte de jolis aigus. Non seulement le téléphone mais, par Skype, l'ordinateur affiche la colère d'un ami. Drame qu'elle se doit de communiquer à l'amie de l'ami. Le jeune homme, frustré de sa parole, patiente en faisant des pompes, cultivant ses biceps avec les haltères : à l'évidence, sportif.

Symétriquement, le téléphone parallèle et muet du garçon affiche, pour nous, sur écran géant, un texto : il est sélectionné par un coach pour faire partie d'une grande équipe tandis que l'autre écran, de la télé, déroule un match de foot. Joie qu'il peut à peine communiquer, entre deux communications de sa compagne, la tête ailleurs, toute à ses bavardages. À l'anonyme social qu'est Ben dans le texte de Menotti, Sylvie Laligne, donne l'identité d'un grand sportif en devenir. On ne sait trop qui est Lucy, mutine blonde à petit chignon de la nuit, tenue négligée d'appartement, le jeune et joli couple est de la jeunesse d'aujourd'hui par leur tenue sportwear. La musique, joyeuse, goguenarde, de Menotti coule comme le flux rapide de son propre texte, parfois en une sorte de récitatif ou amorces d'airs pleins d'expressivité juvénile.Beau couple juvénile assorti en voix et physique. Le timbre frais et lumineux de Micaela Oeste sonne d'un joli vibrato agréable, on dira de sonnerie de téléphone et Guillaume Andrieux, crédible sportif, lui donne la mâle réplique d'un baryton chaud, égal : un régal.

C'est en italien, cependant, que dix ans plus tôt, Menotti avait écrit son opéra, Amelia al ballo, en un acte, d'abord devenu en anglais, Amelia goes to the bal, un succès jamais démenti. C'est un vaudeville à la française, ménage à trois non plus à cause du téléphone en tiers, mais de l'amant. Si cette œuvre n'a pas à être modernisée comme la première, Sylvie Laligne réussit brillamment à enchaîner les deux. Avec du monde autour d'eux, mais des années après, c'est le même couple, non plus en tête à tête, mais dans le tête à queue d'un ménage déjà usé par la routine, qui dérape et capote,

malgré ou à cause du troisième larron, l'amant, supposé traditionnellement aider à porter le poids trop lourd pour deux des fers du mariage.

Pendant une ouverture très dense, d'un dynamisme de carrière américaine fulgurante, menée à train d'enfer par la baguette de Jurjen Hempel, un tourbillon de presse people mondiale à donner le vertige,effeuille les succès du sportif, son mariage : Ben, aurait réussi, conquis son statut de célèbre sportif, richissime, marié à une Lucy rebaptisée Amelia, empruntant le prénom par amour à sa mère morte, couple devenu icône mondiale dont les amours, les désamours, la rupture, la réconciliation, les enfants, font pleurer ou rêver dans les chaumières et les gratte-ciels. Ce n'est plus la chambre appartement fourre-tout des deux jeunes gens débutant dans la vie, mais vie et appartement de rêve dans un décor ultra-moderne, encore conçu habilement par Jeanne Artous et Cassandra Bizzini, à grande débauche peu écologique d'électricité, bien américaine, les éclairages externes de Patrick Méeüs dans un bleu de nocturne intérieur des plus élégants avec une rampe de lumières, peignant des situations dramatiques avec expressivité. Le changement de statut social des personnages est donné aussi par les beaux costumes (Giovanna Fiorentini), celui de l'élégante amie de la maitresse de maison, Marie Kalinine, dont nous n'entendrons pratiquement pas le beau mezzo dans ce rôle décoratif, et celui d'Amelia qu'elle essaie impatiemment avec une modiste, le mari en smoking bleu marine aussi, papillon non encore noué autour du cou avant de partir pour ce bal, début de la saison où il faut se montrer pour faire briller sa célébrité en la frottant à celle des autres.

L'héroïne, impatiente de partir, trépigne des discussions dilatoires de son mari soupçonneux. Plus frivole, fofolle et batifole que jamais, sous couvert d'Amelia, on reconnaît bien Lucy : c'est la même futilité fragile et juvénile du Téléphonequi lie subtilement les deux œuvres disparates par l'intelligence unitive de cette mise en scène. Ben a réussi

plus sa carrière que son mariage, le sport en plein air nuit au sport de nuit en chambre, les deux ne faisant pas forcément bon ménage et le repos du guerrier n'est pas celui du sportif. De guerre lasse, face aux questions de son mari qui empêchent (autre empêchement non téléphoné) son départ pour le bal, Amelia lâche lâchement le nom de son amant.

Logique vaudevillesque de la suite mais l'amant que le mari cherche en haut est en bas, descendu, en costume nocturne de cosmonaute ou de commando, y allant d'un air de ténor très lyrique, très puccinien, chantant non le cosmos scientifique mais le plus poétique des cieux, que débite avec vaillance et verve Christophe Poncet de Solages. On comprend l'utilité des placards répondant ici aux armoires du vaudeville qui se ferment et s'ouvrent, cachant amant, mari dans un virtuose jeu de chat et souris digne des premiers films comiques ou des dessins animés. Jusqu'à ce que, à force de se menacer de mort, les deux hommes tombent pacifiquement, sinon dans les bras l'un de l'autre, dans un canapé, jusqu'à ce que, Amelia, exaspérée de rater son bal, ne rate pas son mari d'un coup, le laissant pour mort, accusant cyniquement, face à la foule et la police rameutée à la Rossini par le vacarme concertant, son amant et partant soulagée au bal au bras du Commissaire, la superbe basse de Thomas Dear, la belle écervelée s'offrant la luxe de trois tessitures d'hommes. On rit beaucoup, sans trop comprendre l'invasion d'invités morts vivants mais bien costumés et chantants.

On s'étonne que Gian Carlo Menotti, homme complet de théâtre, librettiste pour d'autres illustres musiciens, auteur de ses propres textes qu'il met en musique avec un sens admirable de la parole scénique, les mettant en scène lui-même comme on l'a vu souvent à Marseille qu'il affectionnait pour son accueil, avec quelque vingt-six œuvres lyriques à son actif dont plusieurs chefs-d'œuvre (The consul,The saint of Bleeker street,Maria Golovin, The Medium, etc) soit boudé par les scènes françaises. On boudera d'autant moins notre plaisir que

l’on doit au goût et à la curiosité de Claude Henri-Bonnetet à sa subtile programmation.

COMPTE RENDU CRITIQUE opéra. Opéra de Toulon. MENTI : Le téléphone / Amélia va au bal

Les 26 et 28 avril 2019

Direction musicale : Jurjen Hempel
Mise en scène : Sylvie Laligne
Décors : Jeanne Artous – Cassandra Bizzini, Benjamin Grange &Joana Henni sous la coordination de Tommy Laszlo. Costumes : Giovanna Fiorentini. Lumieères : Patrick Méeüs

The Telephone
Lucy : Micaëla Oeste. Ben : Guillaume Andrieux

Amelia goes to the Ba
Amelia : Micaëla Oeste. L’amie : Marie Kalinine
Le mari : Guillaume Andrieux. L’amant : Christophe Poncet de Solages. Le commissaire : Thomas Dear

Orchestre et Chœur de l’Opéra de Toulon
Production : Opéra Théâtre de Metz Métropole

COMPTE RENDU, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 28 avril 2019. MENTI : The téléphone, Amelia… Sylvie

Laligne / Jurjen Hempel

COMPTE RENDU, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 28 avril 2019. MENTI : The téléphone, Amelia… Sylvie Laligne / Jurjen Hempel. **L'UTILE ET LE FUTILE**. Le téléphone, merveille technique pour communiquer, instrument cruel de l'incommunication. Jean Cocteau, en 1930, en avait fait le sujet de La Voix humaine dont Poulenc fera une « tragédie lyrique », 1959.Drame de la rupture amoureuse par téléphone lâchement interposé, non face à face, voix à voix, angoissant faux dialogue, en réalité monologue, l'interlocuteur restant invisible sinon sourd à la femme qu'il abandonne, désespérément accrochée à ce fil qui la retient encore à l'amant qui la quitte pour convoler on ne sait si en justes ou injustes noces bourgeoises, elle, sans doute déjà marginale amante, restant définitivement à la marge et seule. La femme passe vocalement et violemment parfois par toute la gamme des émotions humaines, sans doute non pour essayer d'empêcher l'inéluctable, mais pour tenter de retenir encore un peu de la voix, par la voix, de l'absent obsédant, si présent. Le fil, parfois coupé par les aléas techniques de l'époque, opératrice intermédiaire, ajoute au pathétique de la communication finale.

`

LE FIL DE LA COMMUNICATION

Pratiquement dix ans avant, en 1947, Gian Carlo Menotti

(1911-2007), compositeur italien formé aux USA où il s'installe en 1928, écrit un opéra en un acte pour un couple The telephone or l'Amour à trois, titre complet parlant (il le faut bien in the phone !), œuvre pleine d'humour où, comme un intrus indiscret, le téléphone, le beau téléphone de style ostensiblement hollywoodien, « monstre à deux têtes », n'est plus le miraculeux instrument à communiquer mais à empêcher toute communication. Comme l'Alceste du Misanthropevenu parler d'urgence à son amante Célimène, conversation toujours contrariée par la frivolité bavarde de la mondaine et de ses visiteurs, lui proposant à la fin une demande en mariage rebutée, Ben qui tient à dire quelque chose d'important à Lucy avant de partir en voyage, en sera pour ses frais téléphoniques après son départ, la demandant en mariage par téléphone, la belle ne semblant prêter l'oreille, sans arrêt, qu'à ce qu'on lui dit par téléphone, qui ne cesse de sonner et elle, de rappeler ses interlocuteurs : le fil du téléphone coupe toujours le sifflet du garçon, l'instrument de la communication empêche la parole, l'utile est parasité par le futile.

On se demandait comment Sylvie Laligne, qui signe la mise en scène, allait se tirer, aujourd'hui, de cette pièce, de ce piège apparemment d'hier dont elle nous montre, avec une inventivité humoristique, qu'il est totalement, et totalitairement, d'aujourd'hui. Nous vivons un temps où trop d'information tue l'information et trop de communication l'empêche absolument, un monde si sonorisé outrancièrement qu'il empêche le murmure : sans même en appeler aux boîtes où l'abus de décibels rend impossible la conversation, j'en attesterai le moindre restaurant à musique excessive où le bruit fait l'économie de la parole, et j'irais même jusqu'à dire que sans doute des couples le choisissent-ils, sciemment ou non, parce qu'ils n'ont rien ou plus rien à se dire. Sauf au couple de téléphones qui trône, face à face, sur la table à côté de l'assiette, plus compulsivement consulté souvent que le vivant vis-à-vis symétrique : le mobile, le portable est

devenu, pratiquement, une prothèse de la main, d'une inhumaine humanité « avancée ».

Oublions les années 40 : un rideau de scène avec un gratte-ciel vertigineux dit le vertige de la modernité de notre époque. Rideau levé sur une chambre en désordre pour jeune couple d'aujourd'hui, escalier métallique, agrès (ou balançoire ?), vélo, haltères au sol, un tableau, un maillot de foot numéroté, au-dessus d'un lit aux draps froissés : Lucy s'ébroue, farfouille, se débarrasse de sous-vêtements reliques d'une nuit d'amour, avec un compagnon qu'on voit sortir de la douche, svelte et musclé, drap de bain autour des reins, exprimant son désir d'une parole importante avant son départ imminent en train. Parole coupée avant que d'être formulée : le téléphone sonne. Portable, naturellement. Lucy, intarissable, fébrile, volubile, caquète, cocotte de jolis aigus. Non seulement le téléphone mais, par Skype, l'ordinateur affiche la colère d'un ami. Drame qu'elle se doit de communiquer à l'amie de l'ami. Le jeune homme, frustré de sa parole, patiente en faisant des pompes, cultivant ses biceps avec les haltères : à l'évidence, sportif.

Symétriquement, le téléphone parallèle et muet du garçon affiche, pour nous, sur écran géant, un texto : il est sélectionné par un coach pour faire partie d'une grande équipe tandis que l'autre écran, de la télé, déroule un match de foot. Joie qu'il peut à peine communiquer, entre deux communications de sa compagne, la tête ailleurs, toute à ses bavardages. À l'anonyme social qu'est Ben dans le texte de Menotti, Sylvie Laligne, donne l'identité d'un grand sportif en devenir. On ne sait trop qui est Lucy, mutine blonde à petit chignon de la nuit, tenue négligée d'appartement, le jeune et joli couple est de la jeunesse d'aujourd'hui par leur tenue sportwear. La musique, joyeuse, goguenarde, de Menotti coule comme le flux rapide de son propre texte, parfois en une sorte de récitatif ou amorces d'airs pleins d'expressivité juvénile.Beau couple juvénile assorti en voix et physique. Le

timbre frais et lumineux de Micaela Oeste sonne d'un joli vibrato agréable, on dira de sonnerie de téléphone et Guillaume Andrieux, crédible sportif, lui donne la mâle réplique d'un baryton chaud, égal : un régal.

C'est en italien, cependant, que dix ans plus tôt, Menotti avait écrit son opéra, Amelia al ballo, en un acte, d'abord devenu en anglais, Amelia goes to the bal, un succès jamais démenti. C'est un vaudeville à la française, ménage à trois non plus à cause du téléphone en tiers, mais de l'amant. Si cette œuvre n'a pas à être modernisée comme la première, Sylvie Laligne réussit brillamment à enchaîner les deux. Avec du monde autour d'eux, mais des années après, c'est le même couple, non plus en tête à tête, mais dans le tête à queue d'un ménage déjà usé par la routine, qui dérape et capote, malgré ou à cause du troisième larron, l'amant, supposé traditionnellement aider à porter le poids trop lourd pour deux des fers du mariage.

Pendant une ouverture très dense, d'un dynamisme de carrière américaine fulgurante, menée à train d'enfer par la baguette de Jurjen Hempel, un tourbillon de presse people mondiale à donner le vertige,effeuille les succès du sportif, son mariage : Ben, aurait réussi, conquis son statut de célèbre sportif, richissime, marié à une Lucy rebaptisée Amelia, empruntant le prénom par amour à sa mère morte, couple devenu icône mondiale dont les amours, les désamours, la rupture, la réconciliation, les enfants, font pleurer ou rêver dans les chaumières et les gratte-ciels. Ce n'est plus la chambre appartement fourre-tout des deux jeunes gens débutant dans la vie, mais vie et appartement de rêve dans un décor ultra-moderne, encore conçu habilement par Jeanne Artous et Cassandra Bizzini, à grande débauche peu écologique d'électricité, bien américaine, les éclairages externes de Patrick Méeüs dans un bleu de nocturne intérieur des plus élégants avec une rampe de lumières, peignant des situations dramatiques avec expressivité. Le changement de statut social des personnages est donné aussi

par les beaux costumes (Giovanna Fiorentini), celui de l'élégante amie de la maitresse de maison, Marie Kalinine, dont nous n'entendrons pratiquement pas le beau mezzo dans ce rôle décoratif, et celui d'Amelia qu'elle essaie impatiemment avec une modiste, le mari en smoking bleu marine aussi, papillon non encore noué autour du cou avant de partir pour ce bal, début de la saison où il faut se montrer pour faire briller sa célébrité en la frottant à celle des autres.

L'héroïne, impatiente de partir, trépigne des discussions dilatoires de son mari soupçonneux. Plus frivole, fofolle et batifole que jamais, sous couvert d'Amelia, on reconnaît bien Lucy : c'est la même futilité fragile et juvénile du Téléphonequi lie subtilement les deux œuvres disparates par l'intelligence unitive de cette mise en scène. Ben a réussi plus sa carrière que son mariage, le sport en plein air nuit au sport de nuit en chambre, les deux ne faisant pas forcément bon ménage et le repos du guerrier n'est pas celui du sportif. De guerre lasse, face aux questions de son mari qui empêchent (autre empêchement non téléphoné) son départ pour le bal, Amelia lâche lâchement le nom de son amant.

Logique vaudevillesque de la suite mais l'amant que le mari cherche en haut est en bas, descendu, en costume nocturne de cosmonaute ou de commando, y allant d'un air de ténor très lyrique, très puccinien, chantant non le cosmos scientifique mais le plus poétique des cieux, que débite avec vaillance et verve Christophe Poncet de Solages. On comprend l'utilité des placards répondant ici aux armoires du vaudeville qui se ferment et s'ouvrent, cachant amant, mari dans un virtuose jeu de chat et souris digne des premiers films comiques ou des dessins animés. Jusqu'à ce que, à force de se menacer de mort, les deux hommes tombent pacifiquement, sinon dans les bras l'un de l'autre, dans un canapé, jusqu'à ce que, Amelia, exaspérée de rater son bal, ne rate pas son mari d'un coup, le laissant pour mort, accusant cyniquement, face à la foule et la police rameutée à la Rossini par le vacarme concertant, son

amant et partant soulagée au bal au bras du Commissaire, la superbe basse de Thomas Dear, la belle écervelée s'offrant la luxe de trois tessitures d'hommes. On rit beaucoup, sans trop comprendre l'invasion d'invités morts vivants mais bien costumés et chantants.



On s'étonne que Gian Carlo Menotti, homme complet de théâtre, librettiste pour d'autres illustres musiciens, auteur de ses propres textes qu'il met en musique avec un sens admirable de la parole scénique, les mettant en scène lui-même comme on l'a vu souvent à Marseille qu'il affectionnait pour son accueil, avec quelque vingt-six œuvres lyriques à son actif dont plusieurs chefs-d'œuvre (The consul,The saint of Bleeker street,Maria Golovin, The Medium, etc) soit boudé par les scènes françaises. On boudera d'autant moins notre plaisir que

l’on doit au goût et à la curiosité de Claude Henri-Bonnetet à sa subtile programmation.

COMPTE RENDU CRITIQUE opéra. Opéra de Toulon. MENTI : Le téléphone / Amélia va au bal

Les 26 et 28 avril 2019

Direction musicale : Jurjen Hempel
Mise en scène : Sylvie Laligne
Décors : Jeanne Artous – Cassandra Bizzini, Benjamin Grange &Joana Henni sous la coordination de Tommy Laszlo. Costumes : Giovanna Fiorentini. Lumieères : Patrick Méeüs

The Telephone

Lucy : Micaëla Oeste. Ben : Guillaume Andrieux

Amelia goes to the Bal

Amelia : Micaëla Oeste. L’amie : Marie Kalinine

Le mari : Guillaume Andrieux. L’amant : Christophe Poncet de Solages. Le commissaire : Thomas Dear

Orchestre et Chœur de l’Opéra de Toulon

Production : Opéra Théâtre de Metz Métropole

Photos : Frédéric Stéphan.

L’art de communiquer d’un couple d’aujourd’hui ;
Amélie veut le bal, le mari, le nom de l’amant ;

Compte-Rendu, CONCERT. Avignon, Temple Saint-Martial, le 28 avril 2019. Œuvres de Jean-Philippe Rameau. Ensemble Amarillis, Mathias Vidal (ténor).



Compte-Rendu, CONCERT. Avignon, Temple Saint-Martial, le 28 avril 2019. Œuvres de Jean-Philippe Rameau. Ensemble Amarillis, Mathias Vidal (ténor). Désormais bien ancrée dans le paysage de la cité des Papes, l'Association Musique Baroque en Avignon, infatigablement dirigée par son fondateur **Robert Dewulf**, ne propose pas moins de huit concerts de prestige, lors de cette 19e édition, dans les lieux les plus emblématiques de la ville : en ce dimanche 28 avril, ce fût sous les voûtes du très beau Temple Saint-Martial, pour un concert entièrement dédié à l'œuvre de Jean-Philippe Rameau, par l'**Ensemble Amarillis** et le haute-contre français **Mathias Vidal**.



Chantant au même moment le rôle de Monostatos dans La Flûte enchantée à l'Opéra Bastille, Mathias Vidal (photo ci-contre) n'a pu proposer que deux cantates, afin de ménager sa voix pour les représentations parisiennes. Il ne s'est en revanche pas ménager dans l'exécution des deux pièces, ***Le Berger fidèle*** puis ***Orphée***, dans lesquelles il a su distiller

tout son art, témoignant d'une indéniable intelligence du texte, d'une grande distinction et d'une impeccable déclamation. Le reste du concert a été assuré par l'Ensemble Amarillis qui l'accompagnait. Les quatre artistes ont régalé l'auditoire avec les Deuxième et Cinquième Pièces de clavecin en concert de Rameau. Publiées par Rameau lui-même en 1741, à l'âge de 58 ans, les Pièces de clavecin en concert sont l'unique œuvre de musique de chambre du compositeur dijonnais, qui offre là une part de modernité manifeste dans l'écriture et dans l'instrumentation. Même si « le quatuor y règne le plus souvent » – selon les propos de Rameau lui-même dans son « Avis aux concertants » -, le clavecin (tenu ici par **Violaine Cochard**) se taille néanmoins la part belle, laissant son rôle de basse continue pour concerter avec ses acolytes. Les parties de violon assurées par Alice Pierlot alliées au hautbois baroque de **Héloïse Gaillard** sonnent de manière homogène et sensible, soutenue par la viole de gambe leste de **Marianne Muller**. Différents caractères animent ces pièces, tour à tour sensibles voire nostalgiques, autant de sentiments et atmosphères parfaitement rendus par le quatuor complice, suscitant chez les auditeurs une impression de bien-être, grâce à leur interprétation vivifiantes et délicates à la fois. En bis, ils interprètent d'abord la fameuse Ritournelle pour l'entrée des Incas tirée des Indes galantes, puis Mathias Vidal les rejoint pour livrer le non moins magnifique air de Michel Lambert « Vos mépris chaque jour », une pièce qui célèbre le bonheur qu'il y a à souffrir par amour…

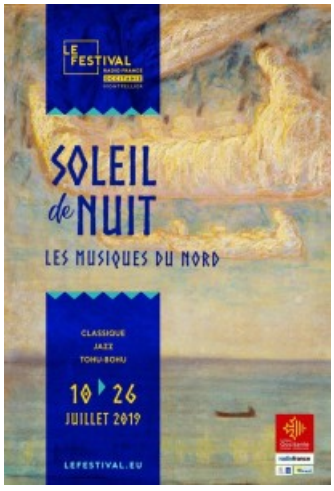
Lecteurs, à vos agendas, le prochain et dernier concert de la saison réunira trois fabuleux artistes : la soprano **Eugénie De Mey**, le flûtiste **Julien Lahaye** et le percussionniste **Pierre Hamon** dans un programme de chansons du Moyen-âge des 12e et 13e siècles, dont le célèbre « L'on dit qu'Amors est dolce chose… ». Il se tiendra dans un autre lieu d'exception, la cour du **Petit Palais, le dimanche 26 mai (à 18h30)** !

Compte-Rendu, CONCERT. Avignon, Temple Saint-Martial, le 28 avril 2019. Œuvres de Jean-Philippe Rameau. Ensemble Amarillis, Mathias Vidal (ténor).

Approfondir

VIDEO. Amaryllis et Mathias VIDAL au Festival de Saintes / Programme Rameau (juillet 2015) in reportage exclusif Saintes : « La 3ème génération d'artistes au Festival de Saintes 2015 »

MONTPELLIER, FESTIVAL RADIO FRANCE, du 10 au 26 juillet 2019 : Vent nordique pour la 35è édition



MONTPELLIER, FESTIVAL RADIO FRANCE, du 10 au 26 juillet 2019. Du 10 au 26 juillet 2019, le Festival Radio France proposera pour sa 35è édition, un voyage nordique, intitulé « Soleil de nuit », en référence aux Nuits blanches de Saint-Petersbourg. Jean-Pierre Rousseau, son directeur, a choisi de faire connaître l'incroyable foisonnement musical et créatif de pays comme la Lettonie, l'Estonie, la Suède, la Finlande, le Danemark, la Pologne et bien d'autres. Les compositeurs d'autrefois et d'aujourd'hui y seront à l'honneur, et aussi

les interprètes natifs de ces pays. Citons parmi eux les chefs Neeme et Kristjan Järvi, Andris Poga, Krzysztof Urbański, les pianistes Jan Lisiecki, Lukas Geniusas, Paavali Jumppanen.

FESTIVAL RADIO FRANCE OCCITANIE-MONTPELLIER: LA BRISE BALTIQUE VA SOUFFLER SUR LA 35ÈME ÉDITION!

Bien sûr on y écoutera Sibelius et Arvo Pärt, Magnus Lindberg et Rautavaara, qui côtoieront les « titans » européens bien connus, mais le festival nous réserve de nombreuses découvertes: qui connait le compositeur suédois Eduard Tubin, le letton Pēteris Vasks, le finlandais Usko Meriläinen, ou encore, plus ancien, Joseph Martin Kraus, l'exact contemporain de Mozart, mais en Suède?
« La musique sera partout où elle est attendue » (Jean-Pierre Rousseau): 153 concerts dans 70 lieux dont bien sûr Montpellier mais aussi Sorèze, Fabrègues, Lectoure, Mende, Perpignan…De quoi aiguiser la curiosité et s'autoriser toutes les libertés. Car le festival Radio France, pour faire court, c'est ça: les musiques qui ne s'interdisent rien, la liberté des genres; même le jazz, qui ouvrira les festivités avec le « Amaring Keystone Big Band » de David Enhco, se fera scandinave à ses heures! Le piano se taillera une part de lion, et la jeune génération de musiciens y sera dignement représentée (Théo Fouchenneret, Marie-Ange Nguci, le quatuor Notos…). Y penser: on pourra suivre le festival en direct sur France

Musique du 15 au 20 juillet. Soleil de midi, ou soleil de minuit? En Occitanie, les deux confondus pour prendre en musique les plus belles couleurs de l'été.

Programme complet et réservations sur le site www.lefestival.eu

---

SAINT-ETIENNE, Opéra. BIZET : CARMEN. 12,14,16 juin 2019.



SAINT-ETIENNE, Opéra. BIZET : CARMEN. 12,14,16 juin 2019. Carmen, est selon la conception de son créateur **Georges Bizet**, une bohémienne libre et sensuelle ; elle suit ses désirs et séduit le trop faible brigadier Don José. Mais ce dernier est déjà fiancé à la (blonde) et plutôt sage Michaëlla… José succombe, s'engage, se passionne pour la brune éruptive et explosive Carmen… Bien qu'il n'est jamais été en Espagne, Bizet offre une alternative exceptionnellement raffinée au wagnérisme ambiant : il exprime à travers l'histoire et le drame de Mérimée, la sensualité

ibérique, en une orchestration des plus ciselée. Bientôt Carmen délaisse son nouvel amant pour un autre, le torero viril et triomphant, Escamillo, un être de lumière qui contraste avec José, âme rongée et même dévorée par la culpabilité…

Créé en 1875 à la salle Favart, l'ouvrage n'intéresse personne, et choque même le bon bourgeois par l'inconvenance de son propos : la sensualité criminelle et sadique d'une Carmen… femme libre, sirène obscène, dominatrice qui change d'amants comme de chemises… Bizet offre un tout autre visage de la femme, a l'opposé des Elvira, Lucia, Leïla… parfois courageuses, toujours sacrifiées et suicidaires… En séparation avec Wagner, Nietzsche reconnaît chez Bizet, cette expressivité nouvelle, régénératrice, et tant attendue, le libérant des brumes empoisonnées de opéras wagnériens. De fait, l'opéra selon Bizet, ne manque ni de couleurs envoûtantes, ni de puissance tragique. A travers le drame de Carmen, femme émancipée, l'opéra est un chef d'oeuvre devenu mythe. L'exception visionnaire de tout l'opéra romantique français.

Carmen de BIZET à l'Opéra de SAINT-ETIENNE

Les 12, 14 juin à 20h et le 16 juin 2019 à 15h

RESERVEZ VOTRE PLACE

http://www.opera.saint-etienne.fr/otse/saison-18-19/saison-18-19//type-lyrique/carmen/s-497/

MER. 12 JUIN 2019, 20H

VEN. 14 JUIN 2019, 20H

DIM. 16 JUIN 2019, 15H



LIVRET D’HENRI MEILHAC ET DE LUDOVIC HALÉVY

D’APRÈS CARMEN, UNE NOUVELLE DE PROSPER MÉRIMÉE

CRÉATION LE 3 MARS 1875 À PARIS (OPÉRA COMIQUE)

VERSION AVEC RÉCITATIFS DE GUIRAUD

Distribution :

DIRECTION MUSICALE : ALAIN GUINGAL

MISE EN SCÈNE : NICOLA BERLOFFA

CARMEN : ISABELLE DRUET

DON JOSÉ : FLORIAN LACONI

MICAËLA : LUDIVINE GOMBERT

ESCAMILLO : JEAN-KRISTOF BOUTON

FRASQUITA : JULIE MOSSAY

MERCÉDÈS : ANNA DESTRAËL

LE DANCAÏRE : YANN TOUSSAINT

LE REMENDADO : MARC LARCHER

ZUNIGA : JEAN-VINCENT BLOT

MORALÈS : FRÉDÉRIC CORNILLE

ORCHESTRE SYMPHONIQUE SAINT-ÉTIENNE LOIRE

CHŒUR LYRIQUE SAINT-ÉTIENNE LOIRE

DIRECTION : LAURENT TOUCHE

MAÎTRISE DE LA LOIRE / DIRECTION : JEAN-BAPTISTE BERTRAND

SAINT-ETIENNE, Opéra. BIZET : CARMEN. 12,14,16 juin 2019

COMPTE-RENDU, récital, DIJON, Opéra, Auditorium, le 5 mai 2019, Le dernier Schubert, Andreas Staier

COMPTE-RENDU, récital, DIJON, Opéra, Auditorium, le 5 mai 2019, Le dernier Schubert, Andreas Staier… « Il y a dans la personnalité de Schubert quelque chose qui est absolument unique. Il est peut-être le dernier compositeur de la musique occidentale à pouvoir écrire une musique à la fois populaire

et sublime, à la fois extrêmement raffinée, difficile, et si touchante que, même sans éducation musicale, on est bouleversé ». Ces mots d'**Andreas Staier** sonnent plus justes que jamais après l'achèvement de ce cycle « le dernier Schubert », inauguré en octobre dernier, avec des impromptus, les six moments musicaux, et la première des trois dernières sonates, en ut mineur (D.958). Au programme, nous avons maintenant les deux suivantes, ultimes chefs d'œuvres pianistiques de sa dernière année, en la et en si bémol majeur, D. 959 et 960, dont la plénitude, le détachement comme la fièvre et l'exaltation sont la marque. Comment ne pas y voir parfois l'ombre de Beethoven, qui vient de disparaître ?

Fièvre et tendresse d'un fabuleux conteur



On connaît l'affection d'Andreas Staier pour l'œuvre de Schubert. Sur deux CD devenus introuvables, Il les avait enregistrées toutes trois il y a plus de vingt ans, sur un Fritz, à quatre pédales de 1825, pour Teldec. Il joue aujourd'hui un magnifique pianoforte d'après Joseph Brodman (Vienne 1814), copie de Matthieu Vion et Christopher Clarke (2018). Même si, avec la modestie et la sincérité qui lui sont coutumières, le pianofortiste déclare n'avoir pas modifié sa vision de leur approche, force est de constater leur approfondissement : « une relation plus intime avec le phrasé, comment prononcer un élément, un motif ou une mélodie ».

L'allegro initial de la sonate en la majeur, fiévreux, tendu, mais aussi rêveur, mélancolique, porte en lui toutes les qualités. On en retiendra tout particulièrement l'épuisement final, poignant par son dépouillement. L'andantino, très accentué par son rythme obsessionnel, puis empreint d'une exaltation grandissante jusqu'à l'apaisement résigné, avec son indécision, n'est pas moins émouvant. Le scherzo commence léger, aérien, détendu, jovial et frais, emprunte aux tournoiements viennois, avec un trio de caractère plus intime. Le finale, rondo, est un des plus longs mouvements. Pour autant, servis par des phrasés, des couleurs, des touchers exemplaires, sa variété de climats renouvelle l'intérêt, le temps est suspendu. Tout Schubert est là, du lyrisme du lied à la dynamique des danses viennoises et à leurs rythmes les plus riches. La fabuleuse coda, récapitulative, avec ses suspensions, ses attentes, ses interrogations nous a-t-elle jamais autant tenu en haleine ? Les quelques accrocs, qu'il avoue en souriant, font partie du jeu.

La sonate en si bémol majeur s'ouvre molto moderato sur une

phrase qui est dans toutes les oreilles, jouée très legato. Le trille dissonant dans l'extrême grave, pianissimo, qui ponctue la suspension, signal, possible réminiscence beethovénienne, prend ici une couleur singulière. L'amplification conduit à l'exposé du second thème (faible, nous dira en substance Andreas Staier). Les modulations surprenantes du développement participent à cette imprévisibilité du discours, qui renouvelle sans cesse l'attention. La surprise est forte de l'andantino sostenuto : l'interprète – fidèle au texte – accentue la rythmique obsessionnelle de la main gauche. La tension qui en résulte renouvelle l'écoute, loin de la contemplation résignée, extatique qu'illustrent de nombreux interprètes. La partie centrale, ornée de sextolets intérieurs, chante tout particulièrement, avant que revienne le motif initial sur une basse à peine variée. L'émotion est forte, de cette lecture dépouillée, ascétique. La détente, la fraîcheur limpide, le sourire du scherzo, subtil sans maniérisme, atténués par le trio et sa rythmique singulière, sont rendues avec grâce et délicatesse. Le finale, commencé avec espièglerie, connaît un développement fougueux, instable, avec des climats très différents, avant la strette (d'une clarté idéale) et le presto conclusif.

Il parait plus évident que jamais que seul un piano-forte est en mesure de restituer la dynamique (de ppp à ff) et les couleurs voulues par Schubert. Les plans sonores ont-ils été mieux dessinés, reléguant à leur fonction décorative les guirlandes d'arpèges aériens ? Les passages lyriques se lisent sur le visage et les lèvres d'Andreas Staier autant qu'ils s'écoutent. Idéalement, tout est là. Le naturel, l'évidence, la fraîcheur comme la fièvre, la vie prodigieuse, avec des couleurs inouïes. A-t-on mieux traduit la variété des climats, des éclairages ? Le paysage, même familier, prend sous cette lumière des reliefs surprenants, bien dessinés, eaux-fortes comme pastels. On sort bouleversé par ce moment que l'on aurait souhaité se prolonger encore, tant la lecture que nous offre Andreas Staier est inspirée, à l'image d'un acteur

donnant vie au personnage auquel il s'assimile. Vienne un nouvel enregistrement qui permette au plus grand nombre de partager ce bonheur, cet état de grâce, et de revivre ce récital mémorable !

COMPTE-RENDU, récital, DIJON, Opéra, Auditorium, le 5 mai 2019, Le dernier Schubert, Andreas Staier, pianoforte. Illustrations : Schubert (DR) – Staier 2 © Gilles Abegg

---

Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev.



Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev. La saison de **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, ce n'est pas seulement des concerts assurés par la prestigieuse phalange monégasque, c'est aussi de la musique de chambre ou des récitals assurés par les plus grands solistes instrumentaux, comme Grigori Sokolov en mars, ou encore le grand chef et pianiste russe **Mikhaïl Pletnev** (cf illustration ci-contre DR). Le vendredi 26 avril, il se livrait à un récital solo entièrement consacré à l'œuvre de

Sergueï Rachmaninov, à la Salle Garnier de Monte-Carlo, autrement intime et belle que l'Auditorium Rainier III où se produit majoritairement l'orchestre.

Dernier des grands compositeurs romantiques, encore lié au système tonal et à un style pianistique alla Chopin (pour son aspect incandescent et passionné), Rachmaninov peint des impressions fugitives et passagères avec une grâce et un sens de la plaisanterie assez inédits. Son œuvre fait preuve d'un grand esthétisme, associé à une inspiration profondément spirituelle, parfois même dramatique. En hommage à ce même Chopin, et dans un genre où s'illustrèrent bien sûr Jean-Sébastien Bach ou encore Mendelssohn, Rachmaninov écrivit vingt-quatre préludes pour piano dont la composition s'étale entre 1892 et 1910, le style d'écriture différant beaucoup selon les pièces, même si le climat reste souvent sombre et mélancolique. Pletnev a retenu huit d'entre eux, en commençant par le célèbre opus 3 n°2. On ne peut que louer ici l'aisance technique et le contrôle dans ces Préludes – notamment dans ceux particulièrement virtuoses comme ceux de l'opus 23 n°2, 7 ou 8 ou ceux de l'opus 32 n°8 ou 12 – qui ne s'exécutent jamais au détriment de la musique. Avec des tempi plutôt amples, un savant dosage dans l'utilisation de la pédale, et une variété de couleurs dans le touché, le pianiste fait magnifiquement ressortir les mélodies sans tomber dans la sentimentalité ou le mauvais goût. Il entrecoupe les Préludes cités avec d'autres œuvres telles que l'Etude-Tableau opus 39 n°7, dont la section centrale se révèle être une sorte de marche funèbre lugubre avec effets de pluie (selon les volontés de l'auteur), et qui progresse du gris le plus morne au son chatoyant d'immatérielles cloches. On citera également la Barcarolle et l'Humoresque extraits de ses Morceaux de Salon opus 10, la première pièce étant connue pour son délicat accompagnement arpégé, et la seconde pour son caractère entraînant et plein d'allant. Notons que les différents morceaux sont joués sans que l'artiste ne fasse la moindre pause entre eux, et qu'après de brefs saluts, il entonne un

seul et unique bis : le célébrissime Rêve d'amour (Liebestraum) de Franz Liszt, délivré avec une incroyable sensualité…

La saison de l'OPMC se poursuit, mais avec du répertoire symphonique, et des chefs de la trempe de Kazuki Yamada le 3 mai, Leonard Slatkin le 31 mai ou encore Domingo Hindoyan le 7 juin !

Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev.

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, le 27 avril 2019. MAHLER. Le Chant de la Terre. Baechle, Elsner /J. SWENSEN

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 27 avril 2019. G.MAHLER. Le Chant de la Terre. J. Baechle. C. Elsner. Orchestre National du Capitole. J. SWENSEN, direction. L'orchestre du Capitole et **Joseph Swensen** tissent des liens d'amitié musicale de plus en plus étroits. Ce chef qui a dirigé presque toute l'oeuvre symphonique de Mahler à Toulouse aborde ce soir deux œuvres posthumes. En effet quel sort cruel ! Mahler, mort à tout juste 51 ans, n'a pas pu entendre **la création du premier mouvement de sa Symphonie n°10**, pas plus que son sublime cycle du Chant de La Terre. Ironie du sort pour deux œuvres qui parlent paisiblement (c'est toutefois relatif) du départ suprême, de l'absence et de la mort. Le premier mouvement de la dixième symphonie est un très large Andante qui dure presque une demi heure. La modernité comme la

perfection formelle de cet Andante sont incroyables : il siège parmi les œuvres les plus bouleversantes de la musique orchestrale. Joseph Swensen dirige à main nue et par cœur obtenant comme un mage, une musique qui se déploie en vagues sublimes.

Joseph Swenson à Toulouse : Mahler au sommet de l’émotion

Débuté dans un pianissimo hypnotique, véritablement éthéré, avec un chant éperdu des alto d’une beauté et d’une mélancolie envoûtante, l’andante évolue lentement vers des tutti aux cuivres impressionnants. Dès ces premières mesures, le large phrasé se déploie et Swensen avec un sourire de bonheur, intérieur et partagé, dirige en osmose avec les musiciens comme si c’était lui qui jouait avec de larges mouvements des bras. Le magnifique orchestre du Capitole est ainsi suspendu aux demandes sensuelles du chef, lui même en état de grâce. Parler de virtuosité sublimée, de couleurs comme chez Klimt, de structure limpide quasi céleste, de phrasés portés au bout du souffle, de don de tout, permet d’évoquer un moment rare et inoubliable. Le public envouté fait la fête à ces interprètes si inspirés. Les musiciens éperdus d’admiration pour le chef et le chef ravi du don total de l’orchestre, ont semblé particulièrement épanouis.

Après l'entracte, l'orchestre s'étoffe pour une vaste oeuvre tout à fait inclassable. **Das Lied von der Erde, le chant de la Terre,** est une oeuvre sans équivalent. De la taille d'une symphonie, elle réclame un vaste orchestre particulièrement au niveau des percussions et exigeant même une incroyable mandoline pour la dernière mélodie. Il s'agit donc d'une vaste symphonie avec voix. Ce n'est pas la seule de Mahler certes. Ce n'est pas non plus le seul cycle de lieder avec orchestre de Mahler mais cette alchimie subtile, exigeant deux chanteurs aux voix larges mais surtout capables de magnifier un texte superbe avec un orchestre majestueux, est restée sans descendant.
La superstition de Mahler y est probablement pour quelque chose. Il ne s'est pas autorisé à écrire une dixième symphonie. Beethoven, Schubert et Bruckner étaient morts après leur neuvième. La Chant de la Terre est sa dixième symphonie déguisée. C'est le parti pris qu'a choisi Joseph Swensen. Il a dirigé une symphonie avec voix pour faire corps avec l'orchestre. Jamais il n'a accompagné les voix, les poussant dans leurs retranchements.

Ainsi le premier lied a mis le ténor à mal. « Das Trinklied vom Jammer der Erde » n'a pas été agréable pour Christian Elsner dont la voix a été engloutie trop souvent par la puissance et la beauté de l'orchestre. Mais après tout, l'ivresse et la douleur étaient si présentes dans l'orchestre que ce choix a été au final très convaincant. C'est dans les deux lieder suivants que le ténor a pu libérer son interprétation subtile basée sur une voix solide et homogène mais surtout sur une compréhension et une lisibilité du texte tout à fait remarquables.

Le poème « Von der Jugend » a été d'une subtilité incroyable associant un chanteur-diseur de premier ordre et un orchestre orientalisant d'une beauté irréelle. « Der Trunkene im Frühling » a scellé un superbe accord musical et poétique entre le chef, le ténor et les musiciens. La mezzo-soprano

Janina Baechle a la même qualité de diction que son collègue, tous deux étant germanistes. Sa voix ombrée et dirigée avec une agréable souplesse est capable de nuances d'une grande subtilité. Janina Baechle a rendu le texte limpide et en particulier lui a permis de diffuser cette douce ou amère mélancolie si consubstantielle à Mahler tandis que l'orchestre de Swensen soufflait le vent de la passion. « Der Eiseime in Hebst » avec un orchestre diaphane ou compact a été un grand moment de luxe éthéré. Mais c'est « Von der Schönheit » qui a été un sommet vocal avec une largeur du souffle émouvante de la mezzo-soprano. Le dernier lied, plus long que les cinq lieder précédents, a été le large moment de temps suspendu, attendu et espéré. Les deux poèmes qui forment cet «Abschied », cet adieux, sont liés par un interlude orchestral sublime. La direction amoureuse de Joseph Swensen, la voix de Janina Baechle, toute de beauté et de douleur pétrie, mais surtout avec des mots subtilement offerts, ont amené le public a atteindre cette sérénité hédoniste mais consciente de la nécessaire finitude des choses de ce monde, avec un art consommé. Et que dire des extraordinaires musiciens de l'orchestres ? Avec des pupitres de tous jeunes musiciens capables de tenir des solo d'une beauté renversante ! Et les habitués comme Jacques Deleplancque au cor, Hugo Blacher à la trompette et Lionel Belhacene au basson en solistes émouvants ! Tous mériteraient d'être cités…
Mais que dire de plus ? Assister à un tel concert, avec des interprètes si engagés, renouvelle l'émotion d'une partition si aimée au disque. Les équilibres subtils et si essentiels dans l'orchestration sublime de Mahler ne se révèlent qu'au concert et par exemple, tout particulièrement l'osmose entre la mandoline, le célesta et la harpe, restera comme un moment de magie pure.
Quelle chance pour la public toulousain d'avoir pu se délecter d' un concert tout Mahler si émouvant dans une perfection formelle idéale. Les mânes de Mahler en ont certainement souri.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 27 avril 2019. Gustave Mahler (1860-1911) : Symphonie n°10 en fa dièse majeur, Adagio ; Das Lied von der Erde, Le Chant de la Terre ; Janina Baechle, mezzo-soprano ; Christian Elsner, ténor ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Joseph Swensen, direction.

QUÉBEC, Festival CLASSICA. Récital-Concours de mélodies françaises 2019, les 14 et 16 juin 2019. Sélection des 10 DEMI-FINALISTES



QUÉBEC, Festival CLASSICA. Récital-Concours de mélodies françaises 2019, les 14 et 16 juin 2019. Sélection des 10 DEMI-FINALISTES du 3ème RÉCITAL-CONCOURS INTERNATIONAL DE MÉLODIES FRANÇAISES. Saint-Lambert (Québec), le 1er mai 2019 – Le Festival Classica a dévoilé les noms des 10 demi-finalistes qui ont été sélectionnés dans le cadre de son troisième Récital-concours international de mélodies françaises : les prochaines épreuves auront lieu des **14 puis 16 juin 2019 à Saint-Lambert**, volets concluant le très riche Festival CLASSICA 2019 (9ème édition). Cet événement lyrique unique au Canada et dans la Francophonie, sollicite les voix les plus habiles et inspirées à défendre l'interprétation de la langue française. Le Récital-Concours est devenu en 2 éditions seulement le CONCOURS le plus dynamique dans ce répertoire, distinguant les voix les plus méritantes et les mieux ciselées pour chanter les compositeurs ayant écrit des mélodies en français. La sélection des demi-finalistes promet un nouveau cycle de réalisations vocales prometteuses, à vire par le public et les membres du Jury, à Saint-Lambert en juin 2019.

3ème Récital-Concours de mélodies françaises / FESTIVAL CLASSICA

Les 10 Demi-finalistes 2019 :

- Florence Bourget (Canada)
- Clémentine Decouture (France)
- Lila Duffy (France)
- Axelle Fanyo (France)
- Caroline Gélinas (Canada)
- Leah Gordon (Allemagne)

- Geoffroy Salvas (Canada)
- Suzanne Taffot (Canada)
- Ellen Weiser (Canada)
- Jacqueline Woodley (Canada)

Déclaration de Marc Boucher, baryton, fondateur du Récital-Concours :

« ***La sélection des 10 demi-finalistes a été très difficile tant le niveau était élevé. Encore cette année, les festivaliers auront la chance unique d'assister à des prestations d'artistes exceptionnels. Soyez au cœur de l'émotion en participant directement sur place à la notation des lauréats!*** » **a indiqué Marc Boucher, directeur général et artistique du Festival.**

Une nouvelle formule!

Dans le cadre de ce 3e récital-concours éliminatoire, lequel se déroulera en 2 épreuves sur deux jours, les dix demi-finalistes chanteront la première journée (vendredi le 14 juin à 19 h) chacun 5 mélodies françaises de leur choix dont une mélodie canadienne.

40 000 $ en bourses

Lors de la finale qui se tiendra le surlendemain, soit le dimanche 16 juin à 16 h, cinq finalistes chanteront un cycle de leur choix. Le public invité à voter comme les membres du jury 2019 distinguera selon son goût, la finesse et le naturel, l'intelligibilité et le style des interprètes,

invités à relever les défis de ce récital hors normes. 40 000 $ en bourses seront distribués.

CLASSICA 2019 : 65 concerts en salle et dans les rues

Sous le thème *De Berlioz aux Bee Gees*, le Festival Classica se déroulera du 24 mai au 16 juin 2019 en plein cœur de Saint-Lambert. Des concerts-satellites seront également présentés dans les villes de Varennes, de Saint-Bruno-de-Montarville, de Longueuil, de Boucherville, de Mirabel, de Saint-Constant, de Saint-Jean-sur-Richelieu et de Ville de Mont-Royal.

Programme détaillé et billets en vente sur www.festivalclassica.com ou au 450 912-0868.

_____-

Le RECITAL-CONCOURS de mélodies françaises, présenté par le Festival CLASSICA 2019 (9è édition) est bénéficie du soutien généreux de madame Marie-Paule Rouvinez et de messieurs Gilles Beauregard et Jacques Marchand qui en assument la présidence d'honneur.

_____
_____

Le FESTIVAL CLASSICA en VIDEO

Reportage réalisé par Classiquenews en mai et juin 2018 (8ème édition)

COMMENT FONCTIONNE LE FESTIVAL CLASSICA
à Saint-Lambert et en MONTEREGIE ?
PLURIDISCIPLINAIRE ET EXIGEANT, POINTU ET GENEREUX,
POURQUOI LE FESTIVAL CLASSICA EST-IL UN SUCCES POPULAIRE ?

En 8 ans, le premier festival québécois du printemps a séduit 60 000 festivaliers… Entretien avec Marc BOUCHER, fondateur / directeur général et artistique du Festival CLASSICA…

QUEBEC : Festival CLASSICA, la musique pour tous (8è édition, 2018) from classiquenews.com on Vimeo.

CD, critique. FERNANDO SOR : Études, Grand solo, Le Calme,

Andante largo… Philippe MOURATOGLOU, guitare solo (1 cd VISION FUGITIVE)

CD, critique. FERNANDO SOR : Études, Grand solo, Le Calme, Andante largo… Philippe MOURATOGLOU, guitare solo (1 cd Vision Fugitive). Interprète sensible, Philippe Mouratoglou éclaire tout ce que nous attendions chez Sor : sa profondeur onirique, sa brièveté dramatique… en un mot : son génie. D'une éloquence intime, où chaque nuance compte, chaque couleur brille, chaque accent rythme le sens de la respiration, le jeu de **Philippe Mouratoglou** captive ; son intériorité, son chant volubile de fait, dès les *Variations sur « O cara Armonia »*, affirmées / articulées, telle une splendide ouverture mozartienne, approchent l'articulation et l'intonation des grands pianistes, capables de phrasés comme de teintes miroitantes, à la fois murmurées, mélancoliques, en un geste lumineux et volontaire.

L'attention portée à chaque Étude rétablit la place d'un SOR, proche de Chopin, comme lui inspiré par le bel canto, capable de formats courts, enlevés et resserrés comme de subtiles pochades. L'agilité du guitariste, technicien de haut vol, – de surcroît en une prise de son très rapprochée qui expose et met à nu, affirme un superbe sens des nuances, évite toute enflure virtuose… pour une intériorité chantante qui parle au cœur (début de la n°21). On goûte tout autant la rondeur souple de la sonorité de la n°9, où l'ardeur le dispute à la confession. Mélodique et presque énivrée, la n°7 séduit par sa motricité hispanisante, en panache et caractère comme *chorégraphiés*. Quasiment au milieu du programme, « **le Calme** » affirme un climat de sérénité onirique, en une intonation fluide et toujours passionnément chantante (claire influence du bel canto).
Presque plus dramatique et même d'une couleur sombre voire

tragique, le **Grand solo opus 14** (comme les *Variations* et *Le Calme*, de plus de 10 mn) rappelle que Fernado Sor sait gérer le développement narratif, qu'il écrivit aussi des opéras et que pour lui, la guitare en est un transmetteur majeur : Philippe Mouratoglou cisèle les nuances sans rompre la ligne vocale de la guitare, éclairant ce qui relève de l'introspection, ou ce qui appelle une déclamation plus franche.



La n°16 dévoile tout un travail sur la résonance, et la vibration harmonqiue qui fait de Sor ce grand contemplatif raffiné. Fugace, fouetté mais pas tendu, et souple comme les pas d'un premier danseur, chaque accord détaché de l'**Étude n°20**, l'une des plus courtes (moins d'une minute) hante l'esprit par sa carrure parfaite, sa gradation idéalement gérée, son mouvement brossé comme une esquisse, nerveuse et rapide.
La couleur de l'instrument moderne ajoute à la forte séduction de l'interprétation : rondeur, profondeur, et pourtant grande précision polyphonique. Le style et l'élégance intérieure s'affirment à mesure de l'écoute. **L'andante largo opus 5**, d'une ampleur impressionnante, achève ce cycle dans le songe là encore, en une rêverie finement énoncée. Ce que nous dit la guitare de Philippe Mouratoglou : les rêves et les espoirs d'une riche vie intérieure, celle de l'immense Fernand Sor, désormais pleinement réhabilité. Récital magistral. CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2019.

CD événement, critique. FERNANDO SOR : Études opus 6, opus 21 (sélection) – Variations sur O cara Armonia de Mozart – Le Calme opus 50 – Andante largo opus 5. **Philippe Mouratoglou**, guitare solo – 1 cd Vision Fugitive – enregistrement réalisé en 2017 et 2018 – Parution : le 26 avril 2019 – **CLIC DE CLASSIQUENEWS** d'avril 2019



LIRE aussi notre annonce du cd Fernando SOR de Philippe Mouratoglou : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-fernando-sor-par-philippe-mouratoglou-guitare-solo-1-cd-vision-fugitive/

LIRE aussi notre **entretien avec Philippe MOURATOGLOU** à propos de Fernando SOR : http://www.classiquenews.com/entretien-avec-philippe-mouratoglou-jouer-fernando-sor/

TEASER vidéo (30 secondes)

EN CONCERT

Jeudi 16 mai 2019 à L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet (PARIS)
FERNANDO SOR – Philippe Mouratoglou : guitare classique

BILLETTERIE
https://bit.ly/2HEnCZe
01 53 05 19 19
Tarifs : PLEIN 20€ / RÉDUIT 12€

INFOS PRATIQUES
16 MAI 20h
Athénée Théâtre Louis-Jouvet
Sq. de l'Opéra Louis-Jouvet
7 rue Boudreau – 75009 Paris
Métro : Bonne Nouvelle ou Château d'eau

www.athenee-theatre.com

Evénement Facebook

APPROFONDIR

Teaser
Sur Youtube : Philippe Mouratoglou – FERNANDO SOR [Teaser]

Vidéo longue (clip)
Sur Youtube : Philippe Mouratoglou (Guitare Solo) – FERNANDO SOR
Extrait audio : Egalement un morceau de l'album (Etude opus 6 n°9) déjà disponible sur Soundcloud : juste ici

www.visionfugitive.fr
http://www.philippe-mouratoglou.com
CLIP vidéo (3mn31) :